

Yvan Gradis

Geôle à ballons

roman



Yvan Gradis

Geôle à ballons

© Yvan Gradis, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0092-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur

Avancez vers le fond (nouvelles)

Pascal Galodé éditeurs, 2008

Beignets de cendres (nouvelles)

Éditions Kirographaires, 2011

Détruire Notre-Dame (roman)

Pascal Galodé éditeurs, 2014

Eux les (nouvelles)

Prem'Édit, 2020

Feu au sens (jeux de mots)

Les Dossiers d'Aquitaine, 2021

(Illustration de couverture : dessin de l'auteur.)

*À Tadeusz Kantor et Elizabeth Czerczuk,
metteurs en scène polonais des xx^e et xxi^e siècles.*

La folie, comme l'orage, gronde avant d'éclater.
Je l'entends qui menace au fond de mes vallées.

Yvan GRADIS, vers 1975.

Le 3 janvier

Qu'ai-je ou que suis-je ? Qu'ai-je fait ? Où me trouvé-je et jusqu'à quand ?

Point de crosse ni de mitre, donc pas à l'évêché ; point de voitures de fonction, pas dans un ministère ; point de képis ni de galons, pas dans une caserne ; point de trousseaux de clés entre des doigts velus, pas en prison ; point de lunettes à chaque nez, pas dans une faculté ; point de meurtrières, pas dans un château fort ; point d'horloges, pas dans une gare ; point de jetons, pas dans un casino.

Mais des ballons de toutes les couleurs, des ballons dans tous les coins, des ballons à en manger, à tous les étages, que le vent ou l'absence de vent tantôt nous fait piétiner ou battre avec nos bras, tantôt fait rebondir contre nos poitrines, tantôt élève à mi-façade et, par temps de rafales, catapulte de l'autre côté, dans la campagne. Aurais-je atterri dans l'usine à baudruches à ciel ouvert ? Depuis mon arrivée – quel jour ? –, autant de questions qui s'entrechoquent dans mon crâne comme les ballons dans la cour.

Ce matin avant l'aube, assis emmitouflé sur le banc de pierre qui longe les murs du préau, je fixais la pleine lune au-dessus du grillage des plus hautes fenêtres, comme s'il s'agissait d'une feuille d'éphéméride susceptible de me renseigner sur la durée de mon séjour. Mais la feuille restait immaculée, jusqu'à l'apparition de points noirs, assez nets et régulièrement espacés pour transformer l'hostie du firmament en passoire de cuisine.

Une masse informe à taille humaine, gélatineuse, tentaculaire, s'est retrouvée d'un bond sur mon flanc. Ça gémissait, mais de quelle bouche s'échappaient les pleurs ? Ça collait, ça se rapprochait chaque fois que je m'en éloignais. On est venu me délivrer – ici, les *on* vivent au milieu de nous et des ballons. Le monstre a eu droit à une réprimande : « Tête de linotte ! n'avez-vous pas honte ? À votre âge, oublier son squelette ! À cette heure et par cette température ! Allez me le chercher immédiatement ! Si votre fils, monsieur, vous voyait dans cet état... » Ça s'est laissé couler jusqu'au sol, et ça s'est enfui, pieuvre entraînée par le courant, en direction des chambres.

Retour à mes obsessions sur fond de lune acnéique, mais l'astre disparaît

bientôt, caché par un escogriffe posté devant moi, le torse barré d'un éventaire suspendu à son cou. De ses lèvres de mérrou aplaties par la vitre de l'aquarium surgit une voix vigoureuse fatale à ma contemplation : « Je vous présente mes excuses pour tout à l'heure. Peut-être en trouverez-vous une à votre convenance. » Devant mon apathie, il se met à frapper avec insistance les bouts de doigts réunis d'une main contre ceux de l'autre. Ses battoirs paraissent deux mandibules claquant dans le froid. Faute d'une réaction de ma part, il avance le plateau en osier rempli d'excuses contre ma pomme d'Adam, à m'étrangler. Je plonge du regard dans son bric-à-brac, le parcourant du nez sans résultat. La main du colporteur s'écrase au milieu des riens, et il prend une voix de représentant : « Tenez, celle-ci vous ira bien, je pense, non, essayez plutôt celle-là... »

Tout se mélange : lune, éphéméride, ballons, squelette, excuses... Cela se passe-t-il à l'intérieur de mon crâne ou au-dehors ? Dois-je me taire ou me hasarder dans l'invérifiable ?

La chambre dans laquelle j'écris, où je suis remonté après l'incident du matin, n'a rien que de banal, si ce n'est les barreaux à la fenêtre et l'absence de porte. Et mon crâne, a-t-il une porte ?

Le marchand d'excuses a fini par s'asseoir à côté de moi sur le banc, son éventaire sur les genoux. Lui n'avait pas l'air surpris des points noirs, peut-être est-il ici depuis plus longtemps que moi : « La lune vérolée ? Une crise de jalousie : elle ne supporte pas les points blancs de la voûte ; elle veut être seule à décorer la nuit. »

Crédible ? Un homme qui oublie son squelette...

Le 7 janvier

Le chien du directeur n'a pas de corps mais une tête. Vivante – le directeur oserait-il se promener avec une tête de chien mort dans les bras ? On les voit souvent dans la cour. Le chien ne parvient jamais à crever les ballons arrivés sur son museau. Quand j'ai caressé son front au poil ras, le directeur l'a écarté. Le règlement affiché dans ma chambre stipule pourtant qu'il n'est pas interdit, au

contraire, de toucher les animaux de la résidence. Le directeur doit avoir ses raisons.

Le 15 janvier

L'« aéromatelot », vieil élégant bas sur pattes, se plante à tout moment devant vous : « Aéromatelot pour vous servir... aéromatelot à vos ordres... » Il sillonne la cour en faisant l'avion avec ses bras et vrombissant des lèvres, ou bien en pagayant avec des flexions de genoux, et s'applique à renvoyer les ballons en l'air.

Énergique, sec, nerveux, vêtu d'une veste anciennement blanche de capitaine de marine, d'un casque de cuir et de lunettes d'aviateur, baissées ou relevées, parfois au cours d'un même repas ; toujours baissées pour l'absorption des boissons, d'où la veste maculée et les joues traversées de larmes.

Des bruits en provenance de sa chambre au-dessus de la mienne m'ont amené à lui rendre visite. Je crois l'avoir écrit : les chambres n'ont pas de porte. Je l'ai trouvé en uniforme, tête nue, affairé derrière une table encombrée de maquettes, ma présence impromptue l'obligeant à quérir en hâte casque et lunettes, puis à se mettre au garde-à-vous : « Aéromatelot toujours prêt ! »

« Quelle collection ! m'exclamé-je.

— Je ne collectionne pas, je bricole. Foi... ou destin d'aéromatelot. »

Je saisis l'occasion :

« D'aro... d'aréo... ?

— Aéromatelot... 7 sur 7, 24 sur 24... » Puis à mi-voix sur un ton morne, en effleurant le bas de ma manche : « Un homme qui souffre, mon ami. » Et d'aller se réfugier dans un angle de la pièce avant de poursuivre, dos tourné : « Enfant, je me voyais navigateur ; mes parents me voyaient aviateur, à cause d'un grand-oncle mort à la guerre avec son avion de chasse... »

Court silence accompagné d'un grognement.

« ... Résultat, je n'ai été ni l'un ni l'autre, n'ai connu ni le grand large ni la

stratosphère, enfin j'ai tout raté... Tout ! » insiste-t-il en martelant ses cuisses. Il me fait face, remonte ses lunettes et me lance, la tête projetée en avant avec un air chafouin, l'œil à demi fermé, ses lèvres sèches plus mauvaises que jamais : « Pas tout... »

De retour devant la forêt de modèles qu'il bénit d'un ample geste du bras, il s'agrippe, la tête dans les épaules, au bord de la table, relève les yeux vers moi et susurre : « Je vais gagner le grand concours national de maquette, vous allez voir. Et l'international ! Vous viendrez, n'est-ce pas ? »

Il se tait, se redresse et retourne s'absorber au-dessus d'une motrice à deux ailes accrochée à quelques wagons sur une portion de voie ferrée. « Ça, fait-il à mon approche, c'est mon prototype destiné au concours : un avion-locomotive. » Il chantonne : « Que les trains décollent... fini les déraillements... Que glissent les avions... fini les écrasements... »

« Attention, messieurs, inspecteur des objets dans les parages ! » L'avertissement a surgi de l'encadrement de la porte, où l'« inspectable » a passé comme un météore. L'unique souci de cette grosse paysanne en robe-tablier qui ne sourit jamais paraît être la venue imminente de tel ou tel « inspecteur » : des fantômes chargés par Dieu sait qui de contrôler Dieu sait quoi et dont j'espère apercevoir un spécimen avant mon départ. Dans le doute, je me fie à l'inspectable, et, sait-on jamais, tiens compte de ses recommandations. En l'occurrence, mes objets à moi sont rangés, rien à craindre de cet inspecteur-là. L'aéromatelot, lui, n'en a cure, à en juger par son haussement d'épaules.

« Il est magnanime ? » demande la voix du questionneur.

Pas plus que l'avertissement de l'inspectable ou la question du questionneur, l'aéromatelot n'entend l'idée que je lui souffle d'un dispositif anti-écrasement d'avion : un ciel équipé de voies ferrées ; car il danse devant une autre maquette, objet de sa fierté : « Ça, c'est la représentation d'un fait divers ou d'un rêve, je ne sais plus. Le paquebot vient de toucher le fond. Pas belles, mes algues ? L'avion s'est abîmé en même temps juste à côté. Toujours pas d'eau à l'intérieur, ni du bateau ni de l'avion. Les naufragés sont dans des poches d'air. Ils se regardent à travers les hublots. » Le maquettiste promène son doigt d'une ouverture à l'autre ; derrière, des photos de visages épouvantés. Un naufragé me fixe avec des yeux suppliants.